Bernette et Robin

Assise à la fenêtre de la salle, Bernette Audru, la blonde et jolie fille du garde-chasse, laisse machinalement tomber son tricot sur ses genoux et promène son regard mélancolique sur la prairie chauve, les taillis roussis et la masse noire de la forêt defeuillée. La solitude, le silence et la désolation de ce paysage d'automne, déjà voilé de crépuscule, entretiennent la tristesse de la jeune fille. Vague d'abord, une inquiétude l'oppresse; puis, plus précise, l'étreint et lui serre le cœur.

Qu'est devenu Robin, son gentil camarade d'enfance?

Depuis des semaines, depuis le jour où les conscrits du village se sont rassemblés pour partir, le jeune homme a disparu. Repentant, a-t-il rejoint le régiment? Ou, toujours insoumis, lui si doux cependant! se cache-t-il dans les bois?

Bernette le saura bientôt car le brigadier Frankel et ses gendarmes, guidés par le père Audru, sont depuis l'aube en tournée dans la forêt.

Tandis que, les doigts inertes, les yeux embrumés de larmes, la jeune fille s'abandonne à de sombres pressentiments, par la porte restée ouverte sur la prairie, une ombre furtive se glisse, entre vivement dans la salle et s'élance vers Bernette...

II

—Robin!

Dans ce cri de surprise, de joie et de frayeur, la petite Audru, soudain pâle, a porté les deux mains à son cœur comme s'il allait éclater sous l'afflux de sang d'une si brusque émotion. Mais Robin s'est agenouillé sur le carreau, près de sa chaise. D'un geste discret, il cherche à prendre les mains fluettes de la jeune fille afin de les porter à ses lèvres. Bernette dégage ses doigts doucement et non moins doucement le gronde:

—Comment osez-vous revenir, imprudent? Après vous avoir traqué tout le jour, mon père et les gendarmes peuvent rentrer d'une minute à l'autre. Ils vous arrêteront...Et que pensera mon père de votre présence ici? Pourquoi n'êtes-vous pas parti avec les autres conscrits, méchant garçon?

—Parce que, ma belle jolie, je ne voulais pas quitter le pays sans vous revoir et vous parler. Jusqu'à ce soir, sans cesse épié ou traqué, j'ai vainement guetté le moment où vous seriez seule au logis.

—Quelle folie, Robin!

—Oui, folie, mais folie d'amour, ma Bernette! Vous savez bien que je vous aime et pas seulement depuis longtemps, depuis toujours! Ne vous souvenez-vous pas que nous étions fiancés?

—Par jeu de gamins, nigaud! fit la fille du garde, en s'efforçant de rire.

—C'était peut-être jeu pour vous, coquette, mais pas pour moi! Ma tendresse d'enfant a grandi dans mon cœur d'homme. De toutes mes patientes économies, ne vous avais-je pas acheté la bague de promise que voici à mon doigt, un annelet d'argent avec sa petite pierre bleue couleur d'espoir? Et vous me l'avez renvoyée, cruelle Bernette!

—C'était mon devoir, Robin, répliqua la jeune fille, essayant de dissimuler son chagrin sous une apparence de fermeté. Je ne pouvais garder votre bague puisque mon père veut que j'épouse le brigadier Frankel...

—...Parce que ce grand brutal de gendarme vient d'hériter de sa tante et qu'il s'engage à payer les dettes de votre père?

Bernette, en franchise spontanée, fut sur le point de répondre:

—Hélas! oui, pauvres de nous! C'est pour ça.

Mais elle réfléchit qu'à cet aveu, Robin s'entêterait davantage en son rêve impossible. Dolente, elle baissa la tête et murmura:

—A quoi bon nous revoir et parler de tout cela?

Je suis revenu afin de vous rendre la bague, dit le jeune homme avec cette mine de tendresse souriante et câline qui lui avait gagné et gardé le cœur de Bernette. Si vous ne voulez pas la porter en gage de fiançailles, portez-la en souvenir de votre affection de jadis!

—Même ainsi, je ne puis accepter votre cadeau, Robin.

—Au moins, soupira le jeune homme en renflant à regret l'annelet à son doigt, accordez-moi le baiser des adieux? Vous ne le donnerez pas, Bernette, vous le recevrez seulement! Si j'y mets trop d'amour, n'en prenez que l'amitié. Tout de suite après, je partirai, mais ce dernier baiser me réconfortera d'endurance et de courage pour mes deux ans de service.

Une roseur s'épanouit aux joues blanches de la petite et, bien que très attendrie, elle secoue la tête en signe de refus, un refus plein de faiblesse et d'hésitation.

—Loin de vous guérir, Robin, je crains que ce baiser ne réveille vos souvenirs et ne vous brûle d'un désir de retour...

Venue de la prairie, une rumeur lointaine l'interrompt et la fait tressaillir. Tous deux se lèvent en même temps.

—Voici ce que je redoutais, s'exclame la jeune fille. Mon père arrive accompagné de Frankel et de ses hommes. Sauvez-vous par la porte du cellier! Elle ouvre sur le courtil, derrière la maison. Vous sauterez la haie basse et regagnerez la forêt.

—Non, Bernette, je ne vous quitterai pas sur un refus aussi dur. Je vais me cacher dans la grange. Quand votre père et ses amis repartiront, je vous rejoindrai. Alors vous accepterez la bague en même temps que le baiser de paix et de pardon. D'ailleurs, je n'ai pas peur des gendarmes...

—Et que pourrait la bravoure d'un seul homme contre sept gémit la jeune fille, de plus en plus alarmée. Mon père est méfiant, Frankel très jaloux. Mon trouble vous trahira. Ils fouilleront la demeure et, s'ils vous trouvent caché, ils vous tueront.

Et comme Robin, poings fermés, paraît, coûte que coûte, résolu à l'attaque, Bernette, non par égoïsme, la pauvrette, mais parce qu'elle n'a pas d'autre moyen de fléchir son amoureux, fait semblant d'avoir peur pour elle-même.

—Pensez à moi, Robin! En dédaignant de fuir, vous me compromettez sans excuse possible. Méprisée de tous, maltraitée par mon père, que deviendrai-je. Les voici qui s'approchent! Vous me perdez! Cela vous est donc égal, à vous qui prétendez m'aimer, d'empoisonner ma vie de honte et de douleur?

A ce reproche qui lui déchire le cœur, Robin, dans un sursaut de volonté, se fait violence, maîtrise désirs, colère et jalousie. Ses traits convulsés révèlent une poignante souffrance et il répond des mots qui semblent se débattre et se noyer dans les larmes.

—Puisqu'il s'agit de votre salut, non du mien, je vais fuir par la porte qui ouvre sur le courtil. Adieu, cruelle Bernette!

Et, dans le couloir obscur qui conduit au cellier, le jeune homme s'élance. Bernette, encore tremblante d'angoisse, va le suivre afin de s'assurer qu'il gagnera les bois sans obstacle. Puis elle espère aussi, si brièvement que ce soit, lui recommander de se bien conduire au régiment et lui chuchoter à l'oreille un adieu plus consolant. reille un adieu plus consolant. Mais, coupant court à cet élan de tendresse et de pitié, un appel de son père l'attire sur le seuil.

III

Dès qu'il aperçoit sa fille, Audru devance les gendarmes et l'interpelle:

—N'as-tu pas vu Robin? Le cantonnier prétend que le garnement courait vers notre maison.

La conscience du danger auquel vient d'échapper son ami donne à la jeune fille la force de répondre, mais d'une voix si trouble encore qu'elle imagine que son père va entendre les battements de son cœur:

—Sauf moi, personne au logis, père: vous pouvez vous en assurer!

Audru se retourne vers le brigadier.

—Quand je vous disais que le cantonnier a la berlue. Le gibier ne serait pas venu de lui-même se prendre au piège! Allons, Frankel, et vous, les autres, entrez quand même, histoire de se rafraîchir!

—Ma fillette n'a rien vu, répète le garde. Mais pour plus de sûreté, Frankel, visitez la grange. Toi Bernette, pendant que j'essuie les verres, montre leur le chemin. Ensuite va au cellier choisir deux bouteilles et deux bonnes!

Un peu remise, mais encore soucieuse de dissimuler son émotion, la jeune fille prend à la dérobée une chandelle sur le bahut, mais se garde bien de l'allumer en s'enfonçant dans le couloir obscur par lequel s'est sauvé Robin. En ce passage, qui aboutit à la grange puis au cellier, la jeune fille entend derrière elle le brigadier et ses hommes mettre la baïonnette au canon. Elle ne s'en inquiète pas: le fugitif est si loin!

Et, certaine que les gendarmes en seront pour leurs frais de méfiance, Bernette a l'aplomb de riposter dans un défi moqueur.

—Il n'y a là-dessous que des sacs de pommes de terre. Mais si vous ne me croyez pas, piquez dans le tas: vous verrez bien!

Et, affectant aussi de plaisanter pour sauver son soupçon du ridicule, Frankel répète dans un enjouement forcé:

—Eh bien, piquons dans le tas, piquons!

A quatre ou cinq reprises, le brigadier et ses hommes enfoncent la pointe de leurs baïonnettes dans la paille et le foin. Le silence n'est troublé que par les rires gouailleurs de la petite Audru.

IV

Assez penauds, Frankel et ses hommes s'en retournent vers la salle, tandis que Bernette, fort amusée de leur déconvenue, pénètre dans le cellier. Seule et sûre de n'être plus observée, elle allume sa chandelle, prend le panier posé contre le mur, y met ses deux bouteilles. Puis l'idée lui vient que Robin, en se sauvant par le courtil, n'a pu, du dehors, refermer la porte à clé. Il ne faut pas qu'Audru s'en aperçoive! Prenant son panier d'une main, sa lumière de l'autre, elle avance, éclaire la porte et se penche.

La clé est en dedans, plantée dans la serrure verrouillée!

Robin n'est donc pas sorti par là! Par l'autre porte non plus, puisqu'elle était gardée par son père et les gendarmes! Il n'y a pas d'autre issue. Mon Dieu! est-ce que Robin ne se serait pas enfui?

A peine Bernette, frissonnante, se pose-t-elle l'angoissante question que la voix impatiente d'Audru secoue brutalement sa torpeur de cauchemar.

—Hé ben, fillette, ce vin...est-ce pour aujourd'hui?

La tête perdue, Bernette atteint la salle sans lâcher sa lumière, elle pose les deux bouteilles sur la table, puis, se retournant aussitôt, sourde aux invites à trinquer, elle se rejette dans le couloir. Chancelante, elle s'appuie au mur. Là, en face d'elle, dans le coin, les gendarmes ont posé leurs fusils baïonnette au canon. A la lueur vacillante de la chandelle les lames d'acier luisent et Bernette, devenue si blême qu'elle se sent les joues glacées, peut voir, dans un roidissement d'horreur, qu'une des baïonnettes luit rouge, toute rouge!

C'est du sang...

La petite Audru se traîne jusqu'à la grange, tombe sur ses genoux et, fiévreusement, au risque de mettre le feu, elle écarte la paille et le foin.

Hélas! Elle a pressenti vrai: le pauvre Robin est là-dessous, étendu sur les sacs, le regard éteint déjà dans ses prunelles pleines d'ombre, la chemise et le gilet criblés de trous qui ne saignent plus.

L'amoureux n'a pu se décider à partir...en emportant la bague et laissant le baiser! A peine s'est-il réfugié dans la grange que la fille du garde y entre suivie des gendarmes. Robin entend la bravade ironique: "Piquez dans le tas!" Et, redoutant moins la mort que le reproche de Bernette, il attend puis reçoit les atroces blessures sans rien dire.

Son amie n'a qu'à rabattre sur lui la paille et le foin, à essuyer en passant la baïonnette rouge. On ne saura le drame qu'en le retrouvant là quelque jour, dans longtemps—trop tard pour que la vie de Bernette en puisse être troublée...

Mais à présent, qu'importe à la jeune fille qu'on sache!

Sans même sentir le suif fondu qui coule sur sa main, moins brûlant que les pleurs sur ses joues, Bernette, toujours à genoux, constate que, pour avoir le courage de ne pas crier, en son martyre, Robin a porté à ses lèvres l'annelet d'argent des fiançailles rompues; il a étouffé ses râles d'agonie en posant de muets baisers sur la petite pierre bleue, couleur d'espoir menteur. Et, comprenant que jamais elle ne deviendra l'épouse de Frankel, comprenant que jamais plus personne ne l'aimera comme l'aimait Robin, elle s'incline vers lui jusqu'à toucher ses lèvres.

Et ce baiser qu'elle lui a refusé dans toute l'ardeur passionnée de la vie, Bernette le lui donne, plein de larmes et plein de sang, dans la paix solennelle et recueillie de la mort...

CHARLES FOLEY.

L'ORIGINE DE LA POLKA.

A propos de l'origine de la polka, on prétend, en Autriche, qu'elle est due au caprice d'une servante qui, s'ennuyant dans sa cuisine, se mit à danser, un peu au hasard, en chantant, pour s'accompagner, un air de son pays. Ses maîtres, l'ayant surprise ainsi, la firent venir dans leur salon, où elle redansa devant un musicien nommé Neruda, qui nota la musique et le pas. Peu de temps après cette nouvelle danse fut essayée dans un bal de la bourgeoisie. Cela se passait en 1830.

En 1835, la même danse parut à Prague, où elle reçut le nom de polka à cause de son demi-pas, parce que "polka" en tchèque signifie "moitié." Quatre ans plus tard, en 1839, la polka fut importée à Vienne, où elle fit fureur. De nombreux compositeurs commencèrent alors à écrire ce genre de morceau.

C'est en 1840 qu'un danseur de Prague, nommé Raab, exécuta pour la première fois une polka à Paris, au théâtre de l'Odéon. La mode s'en empara et, de la scène, elle passa dans les salons...

LE

Premier Lièvre

Avec un sourire d'une béatitude infinie, un sourire que les anges ne peuvent avoir et que seuls les trônes et les séraphins possèdent à la cour céleste, Jacques de Grilly se campa sur le sol, arma son fusil, épaula, visa .... Et il allait fermer les yeux en appuyant sur la gâchette, lorsqu'un dernier scrupule le fit hésiter : déchargerait-il son coup de 6 à bout portant sur le lièvre, ou bien perdrait-il ses plombs dans ce grand genêt roux que déracinait une coopérative de fourmis ? Avant de rien décider, il jugea prudent d'examiner s'il risquait d'être vu dans cette minute inoubliable.

Tous les bonheurs viennent à la foie. Nous le savons par ouï-dire. Dans la plaine fascinée par le soleil, Jacques de Grilly était plus isolé que Robinson Crusoë. A l'ordinaire, quand il lâchait un coup de fusil sur une perdrix et s'imaginait que l'oiseau, blessé mortellement, était tombé dans un buisson, un paysan ou un chasseur lui indiquaient, avec une excessive obligeance, la route du ciel choisie par le gibier. Or, à cette minute qui consacrerait sa gloire, Jacques de Grilly ne redoutait aucun témoin : pour mieux savourer la justice immanente, il ne se pressait pas de décharger son fusil.

Etendu sur une fougère, le lièvre se trouvait à moins de dix mètres et s'il se trouvait à moins de dix mètres, c'est que Jacques de Grilly s'était reculé.... Ni la douce Iphigénie que Diane sauva pour adoucir la tragédie grecque au goût des spectateurs de la Comédie-Française, ni le vaillant garçon de Guillaume Tell ne furent des cibles aussi stoïques que ce quadrupède qui passait pour peureux au temps de La Fontaine.

Le double canon du fusil brillait sous le soleil oblique, et détournant la tête de sa future victime, Jacques de Grilly se disait qu'il avait sous les yeux une représentation exacte de ces lignes parallèles qui s'en vont, de pair, à l'infini et sur le mystère desquelles il avait vaguement renseigné un vieux professeur de mathématiques, correspondant de l'Académie des sciences. Car Jacques de Grilly était un jeune chasseur, et chassant le souvenir d'un baccalauréat récent, il imaginait la stupéfaction et l'admiration que lui témoignerait sa famille. Ce soir, il ne rentrerait pas bredouille. Dans la salle à manger, son père ne regretterait plus, dès le potage, la dépense stérile du fusil triple verrou, des cent cartouches dont cinquante à poudre pyroxylée et du permis de chasse. Enfin, la cousine Germaine, Mademaine, n'irait plus cacher son sourire devant la glace, sous le prétexte de retourner le col de son corsage.

Avec toute son âme et toute sa conscience, plus solennel qu'un chef de jury prononçant une condamnation à mort, tranquille comme un bourreau à la veille de prendre sa retraite, Jacques de Grilly visa le lièvre une dernière fois ; puis, avec la nonchalance historique de Buffalo Bill, il pressa du doigt la gâchette. Le lièvre sembla frémir sous la décharge, comme s'il se réveillait. Mais le tireur ne s'émut pas et se souvenant que les chasseurs "doublent" souvent sur le gibier rapide, il escrifia sa seconde cartouche de poudre pyroxylée au plaisir enfantin d'embêter les fourmis sous leur grand genêt déraciné.

Ne vous fiez jamais aux apparences. On n'est jamais seul dans la campagne la plus déserte. Jacques de Grilly eut une confirmation immédiate de cette loi, que tant d'expériences pénibles lui avaient permis d'établir. Un vieux garde, qui sommeillait sous un écriteau invitant les braconniers à se méfier des pièges à loupe, se dressa, électrisé par la double détonation. Mais il reconnut le jeune chasseur, fut rassuré et se rendormit.

Avec une grande indulgence pour le scepticisme de ce vieillard et avec cette indifférence lugubre des champions de tir, qui savent trop qu'ils font mouche à chaque coup, Jacques de Grilly consentit à ramasser le lièvre mort, tellement mort depuis l'aube que la décharge n'avait pu le ressusciter. Il examina, en connaisseur, la bête fine et douce qui avait choisi cette fougère pour exprimer et demeurer tiède sous le soleil, comme si un chasseur venait de la surprendre dans sa faite matinale. Au museau, deux gouttes de sang avaient séché et noirci ; au flanc, la blessure posthume semblait déjà cicatrisée. En revanche, les fourmis comptaient plus de cent victimes et se consolaient en constatant que les plombs dans les racines du genêt avaient fait plus de travail que mille ouvrières.....

***

Jacques de Grilly reprit le chemin de la maison paternelle, mais sans hâte et en passant à travers le village. Il entra au bureau de tabac. Devant la porte des postes et télégraphes, il hésita, comme s'il devait télégraphier au comte Olary, président du Saint-Hubert Club de France. Puis, il défila devant le grand café Billau, sans prendre garde qu'une patte du lièvre sortait de sa poche-gibecière. Un chien de chasse, qui lisait un morceau de journal, leva la tête et trop "afficionado" pour participer à la jalousie muette des buveurs d'apéritifs, il suivit le vainqueur, en brandissant sa queue comme un étendard.

Une nouvelle joie attendait Jacques de Grilly. A cent mètres de la maison familiale, sur la grand' route, il aperçut son père, et, près de M. de Grilly, marchaient l'oncle Antoine et la cousine Germaine. M. de Grilly mit ses paumes en porte-voix devant sa bouche et cria :

—Allons, plus vite, mon garçon. C'est l'heure du dîner.... On attendait la chasse pour renforcer le menu.... Mais à la façon dont tu reviens, je comprends que tu ne rapportes pas un cerf.

Jacques sourit. Il était digne de vaincre, puisqu'il n'abusait pas de la victoire. Il se montra très modeste et s'il attendit encore le sourire moqueur de Germaine, c'est que depuis le commencement des vacances, il éprouvait en approchant de sa cousine une inquiétude inexplicable. Germaine ne manqua pas de dire :

—Eh bien! mon pauvre Jacques, ce sera pour demain.

Jacques rougit. Il aurait pu répondre : "Tiens, veux tu un lièvre ?" Il se contenta d'ouvrir lentement sa poche, la main arrondie derrière le dos et il présenta le lièvre:

—Cette fois, j'ai eu de la chance.

Vous imaginez la confusion des hérétiques, l'apothéose du juste et le grand tableau de vénerie. Jacques dut raconter son exploit :

—Ah ! vous savez, ce n'est pas facile quand on n'a pas de chien qui vous arrête le gibier.... Il faut tirer vite ! Je passais dans une luzerne; j'espérais lever au moins une caille, et brouit! mon lièvre qui saute et file. Pan! Je tire: il culbute.... et le voilà qui repart.... Je croyais l'avoir manqué.... Je vise avec soin et je lui envoie à.. je ne sais plus.. à soixante mètres, mon coup gauche, les "choke." Foudroyé! Ah! le bon fusil que tu m'as donné, papa!

M. de Grilly rayonne :

—Mais non, mon garçon, c'est que tu es un bon chasseur ! Bravo ! Bravo ! Ça me rappelle mon bon temps..... Va, porte vite ton lièvre à la cuisine. Tu diras que je ne veux pas qu'on le garde longtemps par ces chaleurs.... J'ai trop envie de le manger.... Montre-le à ta mère en passant.... Demain, à midi, le civet ; le soir, le râble !..... je vais m'en fourrer jusqu'à la barbe !

—Et moi aussi ! dit l'oncle Antoine.

—Et moi aussi ! dit plus lentement Germaine, en regardant le grand chasseur avec des yeux nouveaux.

Mais Jacques de Grilly tremble.... Lorsqu'il se met à table pour dîner, il est blême ; des gouttes froides sortent de ses tempes. Sa mère s'inquiète :

—Ah ! qu'as-tu, mon pauvre Jacques ?

Et elle se retourne vers son mari :

—Voilà ce que c'est que de faire chasser ce garçon ; il s'éreinte à courir!... Il n'est pas assez solide. Tu le rendras malade....

M. de Grilly proteste :

—Allons donc ! c'est l'émotion .... Tu ne te rends pas compte, ma bonne.... Tuer les lièvres, sans chiens d'arrêt ni chien courant !.... Aujourd'hui, c'est décidé.... Jacques, tu auras un chien, un braque, un setter, ce que tu voudras.... Et maintenant que tu as mangé ton potage, va te coucher, mon garçon... Tu n'as pas volé ton lit, et il faut que demain tu sois d'attaque pour manger ton lièvre avec nous !

Dans son lit, Jacques tremble encore et il ne peut dormir.... Il pense au déjeuner du lendemain.... Aura-t-il le courage de parler ?... Mais, s'il ne parle pas, toute la famille risque d'être empoisonnée.... car ce lièvre mort.... Il avait peut-être mangé de ce poison que l'on répand dans les champs pour détruire les campagnols, les fouines, les terribles blaireaux..... Enfin, c'était une bête crevée.... Oui, il fallait avouer à maman, dès le matin.... Mais comment expliquer à père ?.... Et l'oncle Antoine et Germaine ?..... Qui sait ?.... Le lièvre était tiède... Il était peut-être mort de frayeur .... Et puis le gibier se mange....

Voilà quelle fut la nuit de Jacques de Grilly. Et voici sa matinée : malgré les bonnes résolutions qu'il avait prises en s'endormant, il partit à dix heures du matin, son fusil sur le dos. Ecartelé entre sa vanité et sa confusion, ses remords et ses vacances, il avait adopté une transaction désespérée. Il ne rentrerait pas déjeuner. (Les grands chasseurs peuvent fort bien ne pas goûter à leur gibier.) Au retour, si la famille n'avait qu'une petite indigestion, mon Dieu ! il prendrait sa bicyclette, il pédalerait, il ramènerait aussitôt le médecin et les remèdes ... Il aurait des explications, le cuivre de la casserole, les plombs de fabrication étrangère.... Si, toutefois, au retour, c'était plus grave .... Alors.... alors, il avait son fusil et des cartouches de double zéro.... Il était un homme....

Tout à son angoisse, Jacques de Grilly ne s'aperçut pas qu'il était revenu "au lieu du crime" Entre le genêt roux et les bruyères, un chien d'arrêt pleurait et gémissait, tandis qu'un grand homme à barbe rouge brandissait un fusil et criait :

—Bâtard de chien, chien de chien, tu n'as plus de nez! Figurez-vous, monsieur, ce qui m'arrive, c'est inimaginable ! J'étais là-bas, sur ce tertre, hier matin .... Un lièvre sort de cette haie, à droite.... Bonne position. Je lui envoie un coup de fusil.... Un peu trop vite.... Manqué ! Mais je double ! Il culbute et il repart, mais touché, bien touché.... Pas le temps de recharger, je cours.... Et voilà mon imbécile de chien qui me lève une hase et deux levreaux, sous mes pieds et qui leur court après.... Moi, je recharge et je veux tirer.. Plus rien ! Ni hase, ni levreaux, ni "mon lièvre!" Ah ! c'est de la veine !

Au blasphème qui termina ce récit libérateur, Jacques de Grilly comprit que la Providence lui pardonnerait un dernier mensonge. Il répondit doucement au grand chasseur, dont la barbe était moins rouge que les joues :

—Hier, j'ai eu plus de chance .... J'ai réussi un bon coup de fusil : un lièvre de sept livres... Mais comme le gibier est difficile dans ce pays !

Et, après un sourire de sympathie protectrice à l'adresse du chasseur, un regard d'amitié indulgente à son chien, Jacques de Grilly courut si vite qu'il arriva à temps pour déjeuner.

RÉGIS GIGNOUX

LA

Première Lecture.

La femme ricana, poussa l'homme du coude pour lui montrer l'enfant. Accroupi par terre, dans le coin le plus sombre de la pièce, le petit fixait, hypnotisé, un morceau de journal sur lequel il se vautrait.

—Qu'est-ce qu'il fabrique, ce cochon de gosse, c'est-y donc qu'y saurait lire tout de même!...

Le "cochon de gosse," balafré de cicatrices, tatoué de bleus, malingre, borgne, la bouche dégarnie par les coups reçus, leva la tête avec inquiétude... Il n'aimait pas qu'on s'occupât de lui et ce n'était pas sans des raisons sérieuses...

Mais l'homme et la femme, partis dans une querelle, avaient déjà oublié sa présence...

Alors, les yeux généralement craintifs, sombres de l'enfant se posèrent sur le couple avec une gaieté cruelle, puis se baissèrent à nouveau sur l'imprimé.

C'était une feuille arrachée à un quotidien du matin et toute maculée de sang... L'enfant ne savait pas si c'était le sien (il tamponnait encore son nez entamé par un fer à repasser que sa soi-disant mère venait de lui jeter à la tête), ou celui du foie de porc que le papier entourait cinq minutes auparavant, mais la question importait peu... Une seule chose pour lui méritait intérêt en ce moment... Les lignes qu'il lisait à travers les taches rouges.

Car il lisait, en effet, péniblement, mais il lisait.

Dame ça n'était pas venu très vite !... En avait-il reçu des volées pour être "en retard" sur les autres garçons, "un m'sieu qu'on envoie une fois par semaine à l'école!..." Les autres jours, il fallait bien soigner l'ivrogne quand la femme, encore plus saoule que lui, cuvait son vin sur l'unique matelas du taudis. "Un m'sieu qu'on envoie une fois par semaine à l'école." Il la connaissait cette phrase, "leit motiv" qui accompagnait les rossées, leur servait inlassablement de prétexte, légalisait toutes les cruautés commises sur l'enfant trop doux, trop craintif pour être trouvé autrement en faute ! "Un imbécile, un fainéant, la honte de sa famille et de l'instituteur ! ! !"

Tout cela était vrai et il se demandait lui-même si on n'avait pas raison de le rouer journellement pour lui apprendre au moins à respecter la force!

La bonne volonté ne lui manquait pas cependant, mais il n'avait pas de mémoire, les classes étaient trop éloignées, il s'acharnait à un éternel travail de Pénélope, il s'avouait qu'il était trop bête et n'apprendrait jamais comme les autres !

Le miracle était arrivé pourtant ! Il était arrivé tout à l'heure, en même temps que la chute du fer à repasser !

En se courbant pour esquiver le projectile, l'enfant avait frôlé du visage le journal qui traînait à terre... C'est alors que les lettres s'étaient pour lui réunies en syllabes, les syllabes en mots et qu'un titre avait jailli: "Un enfant martyr," et puis, l'excitation du sujet aidant, les leçons accumulées avaient agi enfin, et les lignes noires pris un sens. L'enfant, le cœur, battant, s'était absorbé dans l'histoire du petit torturé, son frère en destin.

Une histoire, non, un fait divers. On y relatait qu'un père et une mère battant leur petit garçon avaient été emprisonnés, à la suite d'une dénonciation des voisins. "Battant leur petit garçon;" l'enfant recommença le passage plusieurs fois... On n'avait donc pas le droit de battre ses mômes, alors; lui qu'on assommait, lui pouvait se plaindre, se venger !

L'enfant eut un éblouissement!... Trop d'espoirs merveilleux surgissaient tout à coup. Il changea de place, ses jambes s'engourdissant sur le carreau, mais sa culotte avait collé à la plaie de son échine (une plaie qui ne se fermait jamais, et pour cause) et il faillit pousser un cri... Il se retint. Souffrir lui faisait plaisir, pour la première fois...

Il fit des plans.

La femme se cachait toujours pour le frapper, il comprenait pourquoi maintenant. Il ne s'agissait que d'éveiller l'attention des commères ou des agents, de la faire pincer en flagrant délit, et c'était la délivrance !

Quelle splendide chose que l'instruction. Ah ! il ne l'entendrait plus la phrase maudite, on ne lui reprocherait plus son ignorance: il savait lire, il savait lire et il avait des droits qu'il connaissait maintenant !

Il serra les poings, mordit dans le vide un ennemi invisible et s'endormit, la tête sur la feuille merveilleuse.

Le lendemain, il se mit en campagne. La marchande de journaux apprit qu'il ne pouvait remuer le bras; puis l'épicière, le boucher, tout le quartier fut peu à peu mis au courant de ses malheurs, il exhibait à tous ses membres saignants, ses tuméfactions, ses croûtes, ses meurtrissures. Enfin, les pitiés bien remuées, l'éternel esprit de sévérité sociale éveillé, il choisit un jour où la femme, exaspérée par le vin, le frappait plus fort que d'habitude et hurla, d'une voix d'assassiné.

—Au secours, au secours, on me tue !...

Des volets claquèrent, on courut dans l'escalier; de la maison voisine une voix cria, interprétant le chœur antique...

—C'est-y permis d'agoniser un enfant comme ça !

Des pas pesants montèrent, on frappa, puis, comme la femme, hébétée, ne répondait pas, une épaule solide enfonça la porte, un agent parut.

La mégère recula stupéfiée, l'homme, qui dormait sur la paillasse, s'éveilla, renversant la cuvette qui branlait sur l'unique chaise du logis et courut vers la femme.

L'enfant, immobile, ne disait plus un mot, il savait que ses épaules ensanglantées parlaient pour lui !... Une jeune fille le prit sur ses genoux, le pansa doucement avec un mouchoir mouillé. Dans l'étroite pièce une foule indignée se pressait.

L'agent fit reculer les curieux jusqu'au palier, puis posa des questions au couple, sévèrement. Les yeux de l'enfant brillaient dans sa petite figure pâle et quand il vit lier les poignets de ses bourreaux, il sourit pour la première fois de sa vie. La femme qu'on entraînait surprit ce sourire, eut un geste de menace:

—Qui qu'y t'a appris à moucharder, serpent !

L'enfant ramassa la tringle de fer, renfila sa veste et répondit avec un sourire...

—J'ai appris à lire !

Et lentement, parce que ses membres lui faisaient mal, dix pas en arrière, à la place du triomphateur, il suivit les prisonniers pour aller clamer la vérité au poste de police.

—Enfin, les hostilités n'ont pas commencé et chaque pays poursuit ses appels de réservistes.

—C'est ce qu'on appelle, en langage diplomatique, se tenir sur la réserve.